

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FEUILLETON.

VOL. I.

MONTREAL, 15 MARS, 1866.

No. 12

LES

Compagnons de la Croix-d'Argent.

CHAPITRE XXI.

L'HOTEL-DIEU.

(Suite.)

Un murmure de joie et de reconnaissance courut parmi les témoins de cette opération si heureusement pratiquée.

Pinson pleurait à chaudes larmes.

Le docteur, après avoir plongé ses doigts rouges de sang dans une cuvette pleine d'eau, se dirigea vers le lit voisin.

— Votre nom ? fit-il à l'ouvrier qui y était étendu.

— On l'appelle le Marseillais, répondirent plusieurs voix auprès du lit.

Le docteur se fit montrer la blessure. Un fragment de mitraille avait brisé la jambe.

— Il faut couper, murmura-t-il, après un moment d'examen.

Relevant la tête, il vit en face de lui la Miette, une main couverte d'un bandage de toile blanche, debout près du lit.

— C'est mon père, fit-elle en montrant le Marseillais.

— Retirez-vous, lui dit le docteur, avec une douceur impérieuse.

— Non, non, je veux rester.

— Laissez-la, fit l'homme de science à ceux qui voulaient de force écarter la jeune fille.

Une religieuse vint et emmena à quelques pas la Miette.

Un des aides prit le bras droit du Marseillais, un autre le bras gauche, un infirmier s'empara des jambes.

Le malheureux était ainsi réduit à une sorte d'immobilité.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! criait-il, je ne veux pas qu'on me touche.

— Un peu de courage, murmura doucement M. Guillotin.

— Je ne veux pas, je ne veux pas, répétait d'une voix rauque le malade.

— Si on ne vous coupe pas la jambe, la gangrène est infaillible et votre mort est certaine, au milieu d'atroces souffrances.

— Vous croyez ? demanda le Marseillais avec un regard où se peignait l'effroi de la mort aux prises avec l'effroi de l'amputation.

— J'en suis sûr, répondit avec assurance le docteur.

— Eh bien, faites, et faites vite, murmura le blessé.

— Tenez-vous bien.

— Je ne bouge plus.

En effet il se tint immobile. Ses yeux, extraordinairement ouverts, jetaient des regards épouvantés autour de lui. Sa face était livide ; ses lèvres blanches ; ses dents claquaient l'une contre l'autre.

— Allons, fit le docteur, et il enleva rapidement le bandage qui entourait la jambe.

Un spectacle, hideux même pour des regards de médecin, frappa ses yeux.

Une plaie s'était formée ; elle avait consumé une partie des chairs.

— Il est temps ! fit le docteur après quelques secondes d'examen, et se tournant vers un des aides : Arrêtez le sang, lui dit-il.

L'aide s'approcha et lia autour de la jambe, à quelques centimètres au-dessus de la plaie, une bande circulaire.

Il la serra fortement au moyen de deux bâtonnets qui, engagés dans la bande, la tordaient à volonté.

Au bout d'un instant, le sang cessa de circuler ; au-dessous de la compresse on

ne sentit plus les battements du fluide vital. Les chairs voisines de la plaie s'injectèrent rapidement, puis prirent une teinte violette.

A ce moment la Miette était debout à quelques pas du lit, les yeux fixes, muette et pâle.

La religieuse la prit par le bras et la fit s'agenouiller à côté d'elle.

— Prions, dit-elle à la fille du Compagnon noir.

Le sang était arrêté.

— C'est bien, fit le docteur.

Il s'approcha. Il avait à la main un grand couteau d'acier à manche noir.

Il choisit une place à quelques lignes au-dessous des bandes, puis d'une main parfaitement sûre et comme s'il eût taillé un morceau de terre glaise, il enfonça la lame dans les chairs.

Il coupa d'abord la peau circulairement, la releva environ deux travers de doigts, puis, pénétrant dans le vif, il retira la lame en taillant de haut en bas.

Deux morceaux de chair saignants tombèrent à terre.

La Miette et la religieuse priaient. On entendait leurs voix murmurer tout bas des paroles de supplications.

— Mon Dieu, ayez pitié de lui !

La jeune fille avait la tête dans ses mains, dont l'une était enveloppée de linge ; ses cheveux bouclés retombaient sur ses doigts, entre lesquels s'échappaient de grosses larmes.

La sainte femme, à genoux à côté de la Miette, lui disant d'avoir courage, et se disposait à l'emporter si elle se fût évanouie.

L'opération continuait.

Le docteur Guillotin, le regard fixé sur la tranche béante du sanglant fossé qu'il venait d'ouvrir dans les chairs, cherchait l'os.

Il saisit une petite scie qu'un aide lui présenta, et il l'engagea comme le relieur engage entre les feuilles de papier la lame parfaitement mince qui doit les diviser.

On entendit un bruit sourd. Puis le docteur se relevant : Retirez, dit-il, et un des aides qui tenait la jambe, la sépara du tronc.

Le Marseillais n'avait pas perdu connaissance. On entendait ses dents

grincer, et il mordait la couverture qu'il avait tiré devant sa bouche.

Le docteur Guillotin se pencha sur la grande surface frémissante et saignante que l'ablation du membre venait de découvrir : il regardait s'il n'y avait pas quelque esquille à retrancher.

— Allons, dit-il à ses aides : cela va bien, faites les ligatures.

Au moment où il releva la tête, il vit encore debout près du lit la Miette, le regard fixe, les joues blanches comme du linge, les mains jointes.

Les aides s'empressaient, ils liaient les uns après les autres les petits vaisseaux chargés de porter le sang, et dont ils suspendaient les fonctions devenues inutiles.

La charpie se disposait avec une rapidité merveilleuse ; les compresses assuraient les ligatures.

Au bout de quelques instants, on appliqua un dernier bandage.

La Miette s'élança et embrassa son père. La couleur était revenue à la face ; le sang avait reparu aux lèvres.

— Le plus grand repos est nécessaire au malade, dit le docteur à la jeune fille. Si vous ne laissez pas votre père tranquille, vous le tuerez.

La Miette se recula ; elle jeta un regard d'angélique reconnaissance sur l'homme de science.

Le docteur passa à un autre malade. Comme il s'éloignait du lit du Marseillais, une personne s'approcha de lui.

C'était l'agent de M. Thiroux de Crosnes.

— Peut-on transporter le malade ?

— Non, répondit le médecin.

— Quand le pourra-t-on ?

— Dans trois jours, au plus tôt.

— C'est bien, docteur !

— Où le conduirez-vous ?

— A la Tourneil.

— Ayez soin de lui.

— On en aura soin.

La Miette n'entendit pas ce dialogue échangé à voix basse entre le médecin et l'homme du lieutenant-général.

Le docteur acheva sa tournée.

Il revint à deux heures à Versailles. C'était l'heure de la séance générale de l'assemblée nationale.

Comme il entra dans la salle, un de

puté de la droite s'approcha de lui.

— Vous venez de Paris ?

— Oui, à l'instant.

— Savez-vous la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— La Municipalité a destitué le lieutenant général et s'est chargée de la police.

Le docteur regarda son collègue de l'assemblée.

— La nouvelle est fautive.

— Vous êtes sûr ?

— J'ai vu ce matin M. Thiroux de Crosnes, lieutenant général de la police, dans ses bureaux du Châtelet.

— Je disais bien que c'était un faux bruit, fit le député, en homme supérieur aux surprises des événements.

— Mais la Bastille est bien prise ? ajouta-t-il avec hésitation.

— Oh ! oui, pour la Bastille, la nouvelle est vraie.

— On voit des choses si étonnantes, remarqua le député.

— C'est vrai ! reprit M. Guillotin, on voit des choses bien étonnantes.

La séance s'ouvrit.

## CHAPITRE XXII.

### RECHERCHE D'UNE PERSONNE INCONNUE ET REFUS D'UNE PROPOSITION ACCEPTABLE.

Les derniers jours de juillet 1789 furent remplis d'événements graves.

L'histoire ne laissait blanche aucune des pages du livre qu'elle écrivait pour la postérité.

Le grand fait qui domina tous les autres fut la disette.

La famine, ce mot effrayant encore de nos jours, était épouvantable il y a cent ans.

En juillet 1789, vivaient encore des hommes qui avaient vu la famine de 1709, pendant laquelle des villages entiers, dans certaines parties de la France, furent dépeuplés par la faim.

Le peu de blé qui poussa dans cet été rapide de 1789, entre les orages de mai et les pluies prévues de septembre, était sacré.

Les paysans l'allaient voir pousser. Au printemps, cette petite herbe verte qui levait la tête, c'était l'espérance de tous.

On récitait dans les églises les oraisons contre le tonnerre, pour les fruits de la terre, pour le beau temps ! admirable liturgie que l'Église a composée et consacrée pour répondre à tous les besoins de l'homme.

Tout-à-coup, dans la soirée du 28 juillet, des hommes inconnus, à cheval, passent dans les villages, dans les hameaux.

Ils annoncent que partout dans le voisinage on fauche les blés verts.

Ces sinistres nouvellistes sont vus dans la Beauce, dans la Bourgogne, en Normandie, dans le Berry, partout. Aussitôt une mystérieuse terreur trouble le cœur du paysan, de l'ouvrier ; les locsins jettent dans les campagnes leurs lugubres volées ; on entend à l'horizon des roulements sourds. Est-ce le tonnerre ? est-ce le canon ? On se regarde les uns les autres ; on chuchote tout bas ; des rumeurs vagues courent d'un bout à l'autre de la France par cent voies inconnues.

On ne sut pas pendant longtemps la cause de ces paniques étranges qui troublèrent si profondément en ces mois de juillet et d'août 1789 le cœur de la France.

Le mystère a livré aujourd'hui son secret. Les propagateurs sinistres de ces paniques terribles, c'étaient les Compagnons noirs.

Parfois le soir dans les campagnes, au bord des grands bois, on voyait passer des hommes, ombres aussitôt disparues qu'entrevenues.

On en parlait dans le village, à la veillée ; devant les portes, sur la place le dimanche.

On ne savait si ces hommes qu'on avait vus étaient des loups-garous ; des follets, comme on dit en Berry ; des dracs, comme on dit dans le Midi.

Seulement à quelques jours ou à quelques heures de là, le vieux château, caché là-bas sous les vieux séculaires de ses longues avenues, s'enflammait incendié par une cause inconnue.

Qui avait mis le feu ? Nul ne le savait, que dans quelque chantier désert un des affidés du Compagnonnage noir.

Ces terreurs venaient mourir à Paris, comme les flots de la haute mer meurent

rent aux rivages en les ébranlant par leur puissante secousse.

Un jour, dans la banlieue, un meunier nommé Sauvage fut tué, comme accapareur. Il était pauvre, n'avait que son moulin pour vivre et vivait misérablement.

Il fut massacré impitoyablement.

Quelques jours après, un autre meunier nommé Thomassin fut dénoncé; on l'accusait d'empoisonner la farine.

Son moulin, que le temps a respecté, agit encore aujourd'hui ses ailes noires sur le coteau de Marly.

Thomassin, dénoncé, fut renfermé dans la prison de Poissy.

La foule, affamée, ameutée, trompée, s'assembla aux portes de la prison, voulant tout briser si on ne lui livrait Thomassin.

Un Compagnon de la Croix qui travaillait à Poissy, courut par les bois, jusqu'à Versailles.

Il arriva haletant jusqu'à l'Assemblée nationale. On raconta ce qui se passait à Poissy.

L'Assemblée immédiatement députa cinq de ses membres pour aller à Poissy.

Ils arrivèrent au moment où les portes de la prison allaient être brisées.

L'évêque de Chartres était un des députés.

Il harangua le peuple, et déjà il parlait.

Une voix sortit de la foule; celle d'un Compagnon noir :

« Ils n'ont pas essayé de protéger Sauvage parce qu'il était pauvre; ils veulent sauver Thomassin parce qu'il est riche. »

A ces mots la fureur de ce peuple, un instant assoupie, se réveilla.

On envahit la prison.

On en tira le prisonnier pour l'achever, car il était déjà à demi mort d'épouvante.

Alors on vit un grand et terrible spectacle. L'évêque de Chartres et les députés se mirent à genoux; ils demandaient la grâce de Thomassin.

Ainsi et dès l'aurore de la Révolution la représentation nationale s'agenouillait, dominée et impuissante, devant les fureurs criminelles d'un peuple naturellement bon, mais égaré par des influences délétères du Compagnonnage.

Thomassin ne fut pas sauvé par les députés, il le fut par un curé, qui demanda qu'on permit à la victime de se confesser.

Le malheureux meunier se confessant attendrit le peuple, et la cause de l'humanité et de la dignité nationale fut, dans ce drame horrible, encore une fois sauvée par la religion.

Les meurtres de Foulon et de Bertier, provoqués par les Compagnons noirs, souillèrent de sang ces premières pages de l'histoire révolutionnaire.

Claude Chopin, pendant que ces événements se passaient avec une rapidité fatidique, se guérissait.

Sa convalescence, grâce aux soins du docteur Guillotin, du père Brulot et de Mlle Finette, fut rapide.

Dès qu'il put sortir, le jeune ouvrier visita Paris avec une curiosité singulière. Il ne pouvait travailler à aucun chantier; il portait encore en écharpe son bras blessé.

Quelque étranger qu'il fût aux grandes choses qui s'accomplissaient auprès de lui, il en devinait par instinct le sens caché.

Les scènes terribles et burlesques auxquelles il assistait tour à tour l'émuvaient profondément.

Faut-il le dire? A ces émotions si nouvelles et si étranges pour lui s'en mêlait une, l'émotion d'un souvenir caché au plus profond du cœur.

Il se rappelait la Miette. Il revoyait cette chaste apparition qui avait traversé, gracieux fantôme, le mystère de l'épreuve qu'il avait subie et des dangers si graves qu'il avait courus.

Il lui semblait avoir toujours devant les yeux le profil virginal et pur de la jeune fille.

Il croyait entendre dans ses oreilles la voix si douce qu'il avait pour la première fois entendue dans les souterrains du faubourg Saint-Antoine.

La même pensée obsédait son esprit et soulevait avec une implacable opiniâtreté.

« La Miette! la Miette! se disait-il, quel singulier nom! » et il pensait, et le cœur lui battait involontairement.

Ils s'en allaient quelquefois les long des rues, regardant en l'air, l'esprit tout-

préoccupé d'une idée. Il heurtait les passants; on le prenait pour un de ces fous qui, comme on dit dans les campagnes, voient le vent.

Lui autrefois qui n'eût jamais vu si les fillettes qu'il rencontrait avaient cheveux noirs ou cheveux blonds, il regardait, espérant tout bas qu'il apercevrait la Miette, et s'attirait souvent de fort sottes questions: c'est-à-dire des questions qui le rendaient fort sot.

"Ce n'est pas la Miette," se disait-il tristement, et il continuait son chemin tout songeur.

Il mena cette vie pendant quinze jours environ.

Un soir, las de penser toujours au même souvenir sans y rien découvrir, il résolut d'aller voir du côté du cabaret où il avait été si brusquement arrêté le premier jour de son arrivée à Paris.

"Peut-être la verrai-je," se disait-il.

La nuit était sombre.

Le ciel était chargé de nuages.

Il tombait une pluie fine, et à quelques pas le brouillard était assez épais pour qu'il fût difficile d'être reconnu.

Claude s'en alla sans oser demander son chemin, il passa près des ruines toutes récentes de la Bastille, s'engagea dans la grande rue du faubourg, marchant le long des maisons, là où l'ombre était la plus profonde.

Il tremblait d'être suivi.

Il tremblait d'être reconnu de quelque Compagnon noir.

Il arriva devant le cabaret d'où il était si bizarrement sorti quelques semaines auparavant.

Il eut quelque peine à reconnaître la devanture de la boutique.

Aucune lumière ne brillait aux fenêtres.

Il s'avança. Les volets et la porte étaient fermés.

Claude examina les lieux pendant quelques instants.

Il n'osait demander à personne des renseignements sur les causes qui avaient fait fermer le cabaret.

Il se tenait devant cette maison perdu dans ses pensées.

Heureusement pour lui, un enfant vint à passer; il frappait à la porte d'une maison voisine du cabaret abandonné, et on ne lui ouvrait pas.

Claude s'adressa à l'enfant:

— Ou te laisse à la porte?

— Oui. Ils sont au fond; ils n'entendent pas.

— Et ici?

— Où ça?

— A cette boutique qui est fermée? Il y avait un cabaret.

— Oui, il n'y a pas encore longtemps.

— Est-ce qu'ils n'y sont plus?

— Non; et l'enfant frappa.

— Est-ce qu'ils sont morts?

— Non, ils ne sont pas morts.

— Est-ce qu'ils sont partis?

— Je crois qu'oui.

— Depuis combien de temps?

— Il y a bien deux semaines.

— Où sont-ils allés?

— Je n'en sais rien; bonsoir. — La porte s'ouvrit et l'enfant entra.

Claude, quand il fut seul dans la rue, resta longtemps les bras croisés, les yeux fixés sur la porte et les volets fermés du cabaret.

— C'est étrange! murmura-t-il. — Partis!

Il revint lentement rue du Petit-Musc.

Quand il rentra à l'auberge de la Croix-d'Argent, le père Brulot et Mlle Finette étaient à table.

— Tu rentres tard, mon garçon, cria l'aubergiste à son neveu, du plus loin qu'il le vit.

Mlle Finette ajouta en riant de la plaisanterie qu'elle faisait:

— C'est que mon cousin a voulu voir la lune; les monuments de Paris ne lui suffisent pas.

— Oui, ma cousine, reprit Claude en pensant à autre chose.

Brulot regarda son neveu, et haussa les épaules; quant à Mlle Finette elle se laissa aller à un accès d'hilarité folle, et Claude ne s'en aperçut pas.

Quelques minutes se passèrent en silence.

Le père Brulot reprit:

— Claude, je suis sûr que tu as été voir l'église de M. Soufflet et que tu as voulu admirer Paris du haut de la lanterne.

— Non, mon oncle.

— Il faudra y aller; on voit de là toute la ville depuis les Invalides jus-

qu'au buttes de Montmartre et du Mont-louis.

— Oui, mon oncle.

— On dit qu'on a une bien plus belle vue que de Notre-Dame, ajouta Mlle Brulot. Je voudrais bien y aller.

— Oui, ma cousine.

— Il faudra que Claude t'y conduise dimanche prochain ou l'autre, si les vépres finissent de bonne heure.

— Oui, mon oncle.

Ses réponses de Claude étaient trop laconiques pour que le père Brulot ne reconnût pas chez son neveu une de ces violentes préoccupations qui dominent l'esprit tout entier.

Le diner continua. Le père Brulot observait son neveu et sa fille, Mlle. Finette regardait son cousin.

— Vous ne mangez pas, lui dit-elle.

— Si fait, ma cousine, et le jeune ouvrier se coupa un gros morceau de pain.

— Est-ce que tu es malade? demanda l'aubergiste, en remarquant la pâleur de Claude.

— Non, mon oncle.

— Tu es tout pâle.

— Mais non, je ne suis point pâle, répondit-il; et en effet ses joues se couvrirent d'une rougeur subite.

— Voilà que tu rougis maintenant: tu as quelque chose?

— Non, mon oncle, je vous assure.

Le diner se termina sans que de nouvelles questions vinssent embarrasser le pauvre Chopin.

Il ne se rendait pas un compte bien net du sentiment qu'il éprouvait. Il était triste de n'avoir rien vu qui lui parlât de la Miette dans sa visite au faubourg Saint-Antoine; et d'un autre côté, son âme pleine des plus délicates candeurs ignorait le sentiment profond qu'elle avait conçu.

Quant au père Brulot, — il aime ma fille, se dit le vieil aubergiste, avec la crédulité si naturelle à l'affection orgueilleuse d'un père.

Dès que le diner fut achevé, et le couvert enlevé, l'aubergiste dit à sa fille:

— Finette, va dans ta chambre, j'ai à cause avec Claude.

Mlle Finette obéit; et jamais, il faut le dire, la volonté paternelle ne lui avait paru aussi agréable à accomplir.

Quand l'oncle et le neveu furent seuls, l'aubergiste écarta les deux chandelles afin de bien regarder et de voir face à face le jeune homme: puis il prit un peu de tabac, le respira fortement et de son ton le plus insinuant:

— Claude, dit-il, voilà quinze jours que tu es à Paris, et dix que tu n'es plus malade.

— Oui, mon oncle.

— Ta maladie a suivie quelque événement mystérieux dont tu n'as jamais voulu nous dire le secret.

Claude baissa la tête.

— Je ne te le demande plus, continua l'aubergiste: si tu es ainsi mystérieux pour tes meilleurs amis, c'est que tu as de bonnes raisons.

— Oh! oui, mon oncle! murmura le jeune ouvrier.

— Bien, bien, je ne te questionne plus; dis-moi seulement si c'est quelque peine que l'on t'a faite qui te rend soucieux et songeur comme tu étais ce soir.

— Non, mon oncle.

— Alors, dit l'aubergiste, dont les yeux étincelèrent d'un rayon de joie et d'orgueil, je sais ton affaire.

Claude releva la tête.

— Vous le savez, mon oncle?

— Oui, mon pauvre Claude! que ne le disais-tu! Tu as un amour en tête!

Claude rougit jusqu'aux oreilles.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Il fallait me conter ça, mon garçon.

— C'est que...

— Ta mère est ma sœur, ma fille est ta cousine, tu es un brave ouvrier rangé, travailleur, et dans le Compagnonnage de la Croix.

Claude poussa un cri, mit sa tête dans ses mains et se mit à pleurer, comme font les enfants.

— Ce n'est pas ma cousine dont je suis amoureux, fit-il d'une voix si basse que tout autre que le père Brulot ne l'eût pas entendu.

Le vieil aubergiste fut blessé au cœur. Son orgueil de père était humilié.

— A la bonne heure! dit-il d'un ton amer. Les filles de Paris ne nous plaisent pas; et débordé par un sentiment aveugle, mais très naturel, le père Brulot fit à son neveu les reproches les plus singuliers.

Il ne pouvait croire que Claude fût sincère, il supposait qu'il avait en tête quelque mauvaise idée qu'il ne voulait point dire, et qu'une passion mal placée lui tenait le cœur et l'empêchait de penser à Mlle. Finette.

Claude ne répondait pas.

Il aimait son oncle ; il ne voulait pour rien au monde lui faire de la peine.

— Si vous le voulez, mon oncle, je serai le mari de ma cousine.

— Si je le veux ! reprit le père Brulot avec colère, pour me faire plaisir, n'est-ce pas ? tu épouseras Mlle. Brulot. Va te coucher, il est tard.

La conversation avait été courte.

Claude se leva et monta.

Mlle. Finette avait écouté toute cette scène, l'oreille collée à la porte ; elle n'avait pas tout surpris, mais les paroles qu'elle avait entendues avait cruellement agité son âme.

Elle avait bien vu dès les commencements que Claude répondait peu à ses coquetteries. A ses avances, il était resté froid, réservé ; mais Mlle. Finette ne pouvait imaginer que l'on fût indifférent à ses charmes.

— C'est gaucherie, se disait-elle, il est si simple.

Quand elle découvrit, par la réponse de Claude à l'ouverture du père Brulot, qu'elle n'était pas aimée, un fer rouge lui traversa le cœur.

Dieu punissait-il la coquette des douleurs que sa cruelle ironie avait quinze jours auparavant infligées au malheureux bossu ?

Elle n'était pas contrefaite, Mlle Brulot ; elle avait été louangée, adulée, courtisée, gâtée, admirée de tout temps ; elle avait trouvé tous les partis indignes de son choix ; elle avait laissé la vanité croître en elle et dominer son cœur.

Le jour du châtement était venu. Le châtement était cruel.

Claude Chopin, un pauvre charpentier de Soissons, un compagnon sans grand pécule, un provincial dédaigner Mlle Brulot, la fille de M. Brulot, propriétaire de l'hôtel de la Croix-d'Argent !

Mlle Brulot ne dormit pas de la nuit. La fureur de l'orgueil blessé la tourmentait.

Claude resta éveillé pour une autre

cause. Son bon cœur s'affligeait de la peine qu'il avait faite à son oncle, à son bienfaiteur.

C'était la douleur du neveu.

Puis il songeait à la Miette, et il se disait qu'il ne la reverrait pas.

C'était la douleur du jeune homme.

Le père Brulot se coucha et dormit.

Avant de fermer les yeux il s'était dit : "Ma fille est Mlle Brulot. Le jour où elle voudra épouser le fils du père Nicolas, ou le chanteur de Saint-Merry, ou le Berrichon, ou le Champenois, elle aura un bon mari et j'en aurai un bon gendre. Quant à mon neveu, c'est un imbécile !"

Il s'était endormi sur cette reflexion consolante et sur ce jugement sévère.

(A continuer.)

LES

## SABOTIERS DE LA FORET-NOIRE.

XIII.

LE RAVIN.

(Suite.)

— Veuve Wendel, repartit le sergent avec emphase, souvenez-vous que personne plus que moi n'est rigide observateur de la foi.

— Cette dernière parole me rassure, dit la Marannelé en s'efforçant de cacher ce qu'il y avait de cruel dans le sourire qui crispait sa lèvre mince, venez donc, et que la volonté de Dieu s'accomplisse.

Le sergent, son fusil sur l'épaule, se mit à gravir l'étroit sentier dans lequel s'était engagée la veuve. Après une demi-heure d'une marche pénible à travers un chemin bordé de ronces, tantôt caillouteux, tantôt défoncé par les eaux, ils arrivèrent dans un endroit escarpé et tout hérissé de broussailles inextricables. Le chemin s'arrêtait là.

— Ah ça ! la mère, où diable me conduisez-vous ? demanda Mathias en promenant autour de lui des regards inquiets.

En effet, un bruit sourd qui semblait sortir des entrailles de la terre, montait jusqu'à lui, et ce bruit, qui grondait au

milieu du silence de la nuit, avait quelque chose de saisissant et de terrible :

— Ne vous ai-je pas promis de vous livrer mon fils ? répondit la veuve impassible et montrant du doigt à son compagnon une saillie de rocher à plus de vingt pieds au-dessous d'eux. — Voilà le chemin, ajouta-t-elle.

Et sans hésiter, s'aidant des pieds et des mains, s'accrochant aux ronces et aux aspérités du roc, elle se mit à descendre. Mathias Werner réfléchit un instant, puis débouclant la bretelle de son fusil, il le passa en bandoulière et descendit à reculons, comme son guide, en ayant soin de ne lâcher les racines auxquelles il s'était cramponné que lorsqu'il sentait son pied solidement posé.

Quand il eut atteint la saillie, le sergent se retourna, et vit qu'un ravin à pic et sans fond s'ouvrait sous ses pas. Il recula avec épouvante.

— Que je sois pendu si je vais plus loin ! s'écria-t-il en s'adossant au rocher.

La Marannelé s'approcha de Mathias et lui adressa quelques mots qu'il n'entendit pas. Le bruit d'un ruisseau qui descendait d'une montagne voisine, et se précipitait dans le gouffre en écumant, couvrait le son de sa voix. On eût dit que le démon de l'onde mêlait ses accents redoutables au mugissement de ses flots en courroux. Et cette nappe bouillonnante tombait si près de Mathias et de la veuve, qu'ils étaient inondés des humides vapeurs que le vent leur soufflait au visage.

La lune brillait en ce moment de tout son éclat au milieu d'un ciel étoilé.

Le sergent put faire comprendre alors par signes à la Marannelé qu'il était bien décidé à ne pas pousser plus loin l'aventure ; mais la veuve sourit dédaigneusement, et étendant la main vers la gauche, elle lui montra un petit sentier grossièrement taillé en plein roc et elle passa la première. Se raidissant contre la terreur qui le dominait, Mathias suivit la veuve en silence, posant son pied partout où elle avait posé le sien et s'appuyant aux flancs du rocher. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, le bruit de la cataracte s'éteignait et le sentier devenait de plus en plus impraticable.

— Rassurez-vous, Mathias, dit la Marannelé en s'arrêtant devant un tronc d'arbre que le souffle de la tempête semblait, en un jour de colère, avoir couché comme un pont en travers de l'abîme, une fois de l'autre côté, vous êtes sauvé.

Mathias, haletant, épuisé de fatigue, jeta sur ce pont, aussi effrayant que périlleux, un regard effaré, et il se demanda s'il pourrait le franchir. L'espace à traverser n'était pas très-large, mais le gouffre qui s'ouvrait béant sous ses pas avait plus de quatre-vingt pieds de profondeur.

La veuve Wendel vit son hésitation, et voulant lui inspirer quelque courage, elle passa hardiment sur ce pont chancelant ; et après l'avoir traversé, revenant sur ses pas :

— Je vous attends, dit-elle.

— Mais c'est le chemin de l'enfer ! répondit Mathias Werner sans oser avancer d'une semelle.

— Vous, un soldat, vous hésitez à suivre une femme ?

— Tout à l'heure, tu ne semblais pas avoir grande confiance en mes promesses, et je t'avouerai sans détour que moi, maintenant, je commence à me défier de toi, bonne femme ! En regardant cet effroyable passage, j'en suis à me demander si c'est bien de l'autre côté de ce ravin que se cache ton fils, et si tu ne m'entraînes pas dans quelque piège.

— Quelle preuve vous faut-il donc ? demanda la Marannelé.

— Appelle Fritz, et s'il répond à ton signal, je ne douterai plus qu'il ne soit en effet dans la grotte d'Egelsthal.

La veuve se fit aussitôt un porté-voix de ses deux mains et poussa un cri guttural auquel répondit un sifflement qui, répercuté par les échos de la vallée, arriva net et distinct jusqu'au sergent.

— Êtes-vous convaincu, maintenant ? dit la Marannelé.

— Oui, répondit Mathias, dont le regard ne pouvait se détacher de ce pont qui semblait trembler sous le vent ; mais je ne vois pas la nécessité de passer sur ce tronc d'arbre pour causer avec ton fils. Ne peux-tu l'appeler et lui dire de venir ?

— Je l'appellerai qu'il ne viendra :

pas. Le signal que je viens de faire n'a d'autre but que de lui annoncer ma venue. Je puis, si bon vous semble, passer seule et l'aller quérir.

— Pour t'enfuir avec lui par quelque issue secrète, n'est-ce pas? interrompit Mathias Werner. Je te tiens, tu ne me quitteras pas.

— Décidément, je commence à croire que vous avez peur.

Ce dernier mot de la veuve produisit sur le sergent un effet presque magique.

— Peur! répéta-t-il en retroussant son épaisse moustache; passe encore une fois devant, sorcière; et tu verras si je reste en arrière.

En effet, il suivit résolument la veuve Wendel, qui, le précédant de quelques pas, marchait avec autant d'assurance que dans une sente frayée à travers un champ de blé. Le sergent, au contraire, n'avancait que lentement, pas à pas, regardant fixement devant lui pour lâcher d'échapper au vertige qui le gagnait malgré son courage. A mi-chemin, la veuve s'arrêta et se tournant vers Mathias Werner, elle lui posa la main sur l'épaule.

— Il est bien convenu, n'est-ce pas, que mon fils aura la vie sauve? dit-elle.

— Marche donc, sorcière! s'écria le sergent en cherchant à la repousser. Marche! je sens mes genoux trembler.

— Non, je n'irai pas plus loin, répartit la Marannelé avec un éclat de rire sauvage, car ta parole est un mensonge et ton serment un blasphème. Une voix secrète me dit que mon fils, livré entre tes mains ce soir, doit tomber demain sous les balles de tes soldats. Si, par excès d'amour, j'ai perdu mon enfant, je saurai le sauver aux prix même de la vie.

— Lâche-moi! dit Mathias d'une voix rauque, je déchirerai devant toi l'engagement qu'il a signé, et je ne te réclamerai pas les florins qu'il a recus.

— Non, répartit la veuve, depuis deux jours j'ai trop souffert. Il faut en finir.

— Que veux-tu dire?

— Que ta dernière heure et la mienne sont venues, et qu'il est temps de re-

commander notre âme à Dieu, Mathias, car nous allons mourir ensemble.

Il y avait dans la voix de la veuve Wendel une expression si solennelle et si terrible à la fois que le sergent épouvanté se réplia sur lui-même jusqu'au tronc d'arbre, auquel il s'accrocha convulsivement des genoux et des mains, cherchant à gagner à reculons le chemin par lequel il était venu.

Le voyant tenter de fuir, la Marannelé se rua sur lui avec un éclat de rire insensé, et l'enlaçant dans ses bras, elle se suspendit au-dessus du gouffre, espérant entraîner le sergent dans sa chute.

Alors une lutte désespérée s'engagea entre cet homme qui se cramponnait à la vie près de lui échapper, et cette femme qui voyait, au fond de l'abîme, la mort lui souriant et lui tendant les bras. De la main qui lui restait libre, Mathias assénait de si terribles coups sur la tête de la Marannelé, que le sang s'en échappait de toutes parts. La veuve eut un instant peur à son tour. Elle craignait de s'évanouir et d'être obligée de lâcher prise. Mais elle était si convulsivement soudée au sergent, que la mort même n'aurait pu l'en séparer.

En ce moment retentit un sifflement aigu et lentement modulé. C'était Fritz qui, inquiet de ne pas voir arriver sa mère, dont il avait cependant entendu le signal, répondait une seconde fois à son appel tout en marchant à sa rencontre.

Mathias et la Marannelé tressaillirent, en même temps, l'un épouvanté du secours inattendu qui arrivait à la veuve Wendel au moment où elle était à bout de forces, l'autre avide de mettre fin à cette lutte désespérée, redoutant que son fils ne se perdit en voulant la sauver. Et puisant une énergie nouvelle dans son cœur de mère, elle imprima une dernière secousse au sergent et disparut en l'entraînant avec elle.

Le cri que poussa Mathias en tombant s'éteignit dans le bruit de la cataracte et n'arriva pas jusqu'à Fritz.

## XIV.

## LA MEULE DE BLÉ.

Un homme sortit alors du tronc creux d'un vieux saule, dans lequel il était blotti; il longea le ravin en courant et alla se pencher curieusement au-dessus du gouffre, qu'il sonda longtemps du regard; puis, appliquant son oreille sur l'herbe humide, il écouta, respirant à peine, si quelques sourds gémissements ne monteraient point par hasard du fond de cet abîme. Mais il n'entendit que la lamentation de la cascade, et les hurlements lointains des chiens dans les fermes et les bergeries.

Cet homme, connu dans la forêt Noire sous le nom de Jean-Georges Beck, était l'insolent mendiant qui avait jeté dans la carriole de Gaspard Melzer tout un essaim d'abeilles sauvages.

— Cornes de Satan! c'est une rude femme, cette Marannelé, se dit-il à lui-même. Il faut avoir le diable au corps pour s'engouffrer volontairement dans un si vilain trou! Comme elle est sorcière, peut-être connaît-elle un charme qui garantit des contusions, ou est-elle assez adroite rebouteuse pour raccommo-der elle-même ses membres dislo-qués?

Il restait toujours l'oreille collée au sol.

— Je n'entends aucun bruit, aucune plainte. Ils sont morts tous les deux, sans aucun doute. Dieu veuille avoir leur âme!

Il se releva.

— Certainement, ce terrible Mathias cachait dans sa ceinture plus d'or qu'il ne m'en faudrait pour acheter un bon morceau de terre et vivre tranquille. Puisque la veuve voulait se débarrasser de lui, pourquoi n'a-t-elle pas choisi un fossé moins profond? Je serais devenu l'héritier du sergent sans grand'peine.

Il regardait le ravin avec des yeux pétillants de cupidité.

— Descendre dans ce précipice avec l'espoir d'en sortir vivant, c'est jouer avec la certitude de perdre. Si j'étais plus jeune, j'essayerais; ça me tente frieusement, mais je n'ose pas.

Il se pencha de nouveau vers l'abîme,

comme si ses regards ardents de convoitise eussent pu évoquer les morts, mais l'abîme restait menaçant de ténèbres.

Cependant une puissance inconnue semblait clouer Jean-Georges Beck à cette place. Il croyait entendre l'or du sergent recruteur tinter à ses oreilles et l'appeler. Il ne voulut pas s'éloigner avant d'avoir sondé la profondeur du ravin. Il arracha un lambeau de sa veste de toile, l'alluma et le lança dans le vide. La guenille enflammée descendit lentement en tournoyant sur elle-même et s'éteignit bientôt.

Le mendiant, peu satisfait de ce résultat, s'empressa de renouveler l'expérience, et, cette fois, il lui sembla voir une forme humaine accrochée aux broussailles à quinze ou seize pieds au-dessous de la saillie du rocher. Jean-Georges tressaillit en pensant que ce corps pouvait bien être celui du sergent, dont il comptait d'attribuer l'héritage. Comme il n'avait plus de feu, il résolut de tenter sur-le-champ l'aventure. Il prit dans sa besace une corde qu'il attachait solidement au tronc d'arbre qui servait de pont et se laissa doucement glisser jusqu'au bout. La corde était malheureusement trop courte; l'allongement de toute la longueur de ses bras, il se mit à chercher dans le vide. Bientôt sa main en rencontra une autre aussi froide et aussi rigide que celle d'un cadavre. A ce contact, le mendiant frissonna. Cependant il ne lâcha pas sa proie, et l'appât de l'or déclinant ses forces, il parvint, non sans des efforts inouïs, à remonter en tirant après lui ce corps que lui disputait les épines et les ronces.

La lune, un instant masquée par de gros nuages violets qui chassait devant lui le vent du nord, brillait alors de tout son éclat. Jean-Georges ne se fut pas plus tôt agenouillé pour déboucler la ceinture du sergent, qu'il proféra un effroyable blasphème et fit un mouvement pour rejeter le cadavre au fond du gouffre. Ce n'était pas Mathias Werner, c'était la Marannelé qu'il tenait entre ses mains frémissantes et crispées, comme les serres d'un aigle.

Cependant, il eut pitié de cette femme, qui souvent lui avait fait l'aumône et

qui l'avait un jour guéri des morsures d'un chien que tout le pays disait enragé. D'ailleurs, la veuve Wendel n'était pas morte ; les broussailles l'avaient heureusement arrêtée dans sa chute terrible, son poulx battait bien faiblement, il est vrai, mais enfin il battait. Le mendiant l'étendit donc sur l'herbe, plaça une pierre sous sa tête et s'éloigna, convaincu que l'air froid de la nuit ne tarderait pas à la ranimer.

Pour revenir saine et sauve d'un saut où un chamois se tuerait, il faut décidément que la bonne femme soit sorcière ! pensait-il.

Après une heure de marche, l'estimable Jean-Georges Beck s'arrêta dans une verte vallée, au centre de laquelle se dressait le squelette d'une vaste métairie, inexploitée depuis plusieurs années. L'avarice ou l'incurie du propriétaire avait laissé tomber les toits en ruines, de sorte que les pluies d'hiver avaient fini par pourrir les planchers. Cet amas de bâtiments lézardés, balafrés de plaques verdâtres et percés de trous béants, était encéint d'un vieux mur non moins délabré, qu'un manteau de plantes parasites, étroitement enlacées entr'elles, semblait seul soutenir. De grosses poutres étayaient à l'intérieur la grande porte charretière, qui était enclavée dans ce mur ; un formidable cadenas fermait extérieurement cette porte, vermoulue, à travers les planches de laquelle un enfant eût pu passer sans peine.

Ces bâtiments ruinés servaient encore à emmagasiner des grains que le propriétaire y laissait s'avarier tous les ans dans la douce espérance d'une disette prochaine. Toutes les granges, dont les planchers craquaient, étaient tellement comblés qu'il avait fallu construire, à l'extérieur, une trentaine d'énormes meules, tant de seigle que de blé, qui, comme autant d'étais, se trouvaient appuyées, circulairement au vieux mur.

Jean Georges Beck alla droit à la plus formidable de ces meules, en tira trois des gerbes situées à la basse, du côté le moins apparent, et se glissant dans ce vidé comme un lézard, il disparut aussitôt. Cette meule de blé était tout simplement sa maison des champs.

C'était là qu'il venait chercher un refuge ou passer la nuit, quand il était surpris loin de son gîte par la neige ou l'orage, et quand l'hospitalité lui était refusée dans les environs. Une quarantaine de gerbes fort adroitement enlevées du cœur même de cette meule, laissait la place nécessaire pour se tenir debout ou se coucher. Divers objets de rigoureuse utilité garnissaient l'étrange cellule du plus hardi mendiant de la forêt Noire. Un lambeau de couverture tachée, trouée et rapiécée, s'accrochait à une seille remplie d'eau. Sur un débris de planche enfumée, une pipe et un briquet sommeillaient à côté de trois gros paquets de tabac. Crainte de famine, un chateau de pain pendait isolé au bout d'une ficelle, afin que ni rats ni mulots ne puissent y mettre la dent.

Une fois dans l'intérieur, Jean-Georges Beck tira à lui les trois gerbes, et les remit en place. C'était sa manière de fermer sa porte. Puis, il se roula dans sa couverture, après avoir bu une gorgée d'eau, et ne tarda pas à s'endormir du sommeil d'un juste qui aurait été très-fatigué.

Tandis qu'il roulait à faire envie au riche possesseur de la meule, dont il s'était constitué le principal locataire, la Marannelle, ranimée par la fraîcheur de la nuit, rouvrit les yeux et promena autour d'elle des regards étonnés. Mille idées confuses se heurtaient dans son cerveau. Elle ne pouvait s'expliquer comme elle se trouvait sur le revers du sentier qui longeait le ravin. Le front dans ses mains, elle s'efforçait de rappeler ses souvenirs, et se demandait si elle ne faisait pas un mauvais rêve. Mais bientôt les faits qui s'étaient passés quelques heures auparavant se retracèrent nettement à sa mémoire. Elle crut revoir Mathias se cramponnant par un effort convulsif au tronc d'arbre ; elle crut entendre encore le cri déchirant jeté par lui au moment où elle l'entraînait dans sa chute. Mais par quel prodige était-elle encore vivante ? Quelle main l'avait arrachée de ce gouffre ? Ce mystère confondait sa raison. Il lui semblait impossible que sa lutte avec le recruteur, en ce lieu désert et au milieu de la nuit, eût eu

d'autre témoin que le ciel. Fritz, cependant, pouvait avoir assisté de loin au dénouement de cet horrible duel; seul, il l'avait sans doute sauvée, et si elle ne le retrouvait pas à ses côtés, c'est qu'il était allé chercher des cordiaux dans la cabane de sa mère.

Effrayée des dangers auxquels le déserteur s'exposait imprudemment pour elle, la veuve rassembla ce qui lui restait de forces et de courage et prit en toute hâte la direction de son pauvre logis.

Tout à coup elle aperçut, venant à sa rencontre, son ennemi Gaspard Melzer, qui cheminait gaillardement, sa casquette enfoncée sur sa tête jusqu'aux yeux, le collet de son éternelle houppelande relevé sur ses larges oreilles pour les garantir du vent, et les deux mains dans ses poches, ce qui était certes plus honnête que de les mettre dans les poches des autres.

Comme la Marannelle avait un puissant intérêt à ne pas laisser courir le bruit qu'elle avait passé la nuit dehors, elle se blottit derrière une haie vive, en attendant que le bonhomme se fût éloigné. Il était environ quatre heures du matin. Le vieux Melzer, qui s'était levé avant le jour, faisait alors sa ronde habituelle afin de s'assurer qu'aucun dommage n'avait été commis sur ses terres pendant la nuit. Il s'arrêta donc complaisamment devant la métairie en ruine dont nous avons parlé, car il était l'heureux propriétaire de ces nids à rats, dans lesquels il avait entassé plus de fourrages et de grains qu'il n'en eût fallu pour nourrir tout Nordstetten, bêtes et gens, pendant une année. L'avare alla regarder attentivement l'entrée de son cadenas, consolida l'une des traverses de la porte charretière, que le vent menaçait de faire choir, jeta un coup d'œil désolé sur son mur croulant et alla visiter ses meules l'une après l'autre, comme s'il eût voulu les compter, dans la crainte qu'on ne lui en eût dérobé quelqu'une en passant. Tout lui parut en bon état.

Il allait continuer sa route et visiter d'autres terres, lorsqu'il aperçut une fumée bleuâtre qui s'échappait d'une des meules. Le bonhomme regarda avec une stupéfaction cette fumée qui,

par sa couleur et son odeur, ne ressemblait nullement à celle qui se dégage de la paille enflammée. Pendant qu'il cherchait à s'expliquer ce phénomène, une des gerbes se détacha brusquement de la meule et vint tomber à ses pieds. Le bonhomme recula, suivi d'épouvante, croyant à quelque sorcellerie inventée par son ennemi la Marannelle. Il se trompait. C'était le locataire Jean-Georges Beck, qui ouvrait sa fenêtre pour faire pénétrer un peu d'air frais du matin dans son modeste réduit.

Melzer tourna pendant quelques instants autour de la meule de blé sans oser approcher, tant il craignait de voir s'élançer hors du trou un loup ou un renard. Comme tout restait tranquille, il reprit peu à peu courage et s'armant d'une longue perche qui lui permettait de sonder à distance, il l'introduisit avec de grandes précautions dans l'intérieur de la meule.

— Qui va là ? s'écria une voix qui semblait sortir des entrailles de la terre.

Melzer abandonna sa perche, et fit un saut merveilleux en arrière. Au même instant, le vagabond passa la tête par le trou, et reconnaissant le bonhomme :

— Hallo ! c'est vous ? cher maître Gaspard, dit-il d'un ton railleur, faites-moi donc le plaisir d'entrer dans ma chambre.

— Comment ! c'est toi, vaurien ! répliqua le bonhomme d'une voix tremblante de colère et en écarquillant ses petits yeux ronds. Tu oses réparaître dans ce pays, après le tour infâme que tu m'as joué dernièrement dans la forêt ?

— Bah ! vous n'en êtes pas mort, répliqua Jean-Georges Beck d'un air narquois.

— Que fais-tu là ? demanda impérieusement Melzer.

— Vous êtes bien curieux, mon brave homme. Quand vous êtes dans votre vieille tour, vais-je vous demander ce que vous y faites ?

— Réponds quand je t'interroge, meurt-de-faim ! Tu sais que je ne suis pas patient.

— Maître Gaspard, vous savez par expérience qu'on ne gagne rien à se mettre en colère contre moi. Si vous

vous êtes levé de mauvaise humeur ce matin, ne vous arrêtez pas plus longtemps devant ma fenêtre.

— Devant ta fenêtre, tripeur de paille ! Allons, déguerpis au plus vite ! s'écria Melzer exaspéré. Pour gâter de bon grain, il y a là dedans assez de vermine sans toi !

Jean-Georges Beck éclata de rire :

— Tu es amusant, mon brave homme ! Mais, ah çà ! de quoi, diable, te mêles-tu ? et pourquoi fais-tu la besogne du père Kurthil ?

L'avare se croisa majestueusement les bras.

— Je me mêle de ce qui me regarde, vieux gneux : cette meule est à moi, Gaspard Melzer, de Nordstetten, et je te défends de venir t'y vantrer à l'avenir. Entends-tu bien ?

— Tu t'y prends un peu tard, vieux ladre ; cette meule me sert de maison de campagne depuis deux ans, à moi, Jean-Gorges Beck, d'Harenberg. Mais je suis bon prince, quoique mendiant. La nuit prochaine, j'irai coucher dans une autre.

Le bonhomme se drappa orgueilleusement dans sa vieille houppelande :

— Toutes ces meules que tu vois rangées le long du mur m'appartiennent, impudent vagabond.

— Bien ! bien ! grommela le mendiant en sortant de la meule par le chemin qu'il avait pris pour y entrer ; il ne manque pas de granges de l'autre côté du mur, et je dormirai aussi bien là-dedans, qu'ailleurs.

Melzer frémit à ces audacieuses paroles.

— Ne t'avise pas de franchir ce mur au risque de le faire écrouler, brigand, ni de mettre le pied dans ces bâtiments. Si je t'y surprends, je te ferai arrêter sans miséricorde, car cette métairie m'appartient comme les meules.

Jean-Georges Beck haussa les épaules, et toisant l'avare avec dédain :

— Être si riche ! murmura-t-il, avoir tant de bon grain qui se perd et refuser un morceau de pain aux pauvres ! Mais nous avons un compte à régler ensemble.

Il s'approcha du bonhomme et continua d'un ton menaçant :

— Quand on a tant de propriétés, on

paye du moins ses dettes. Je t'ai livré de confiance mon essaim d'abeilles sauvages, l'autre nuit, et tu ne m'en a pas encore payé le prix, si j'ai bonne mémoire.

— Tais-toi, misérable, tais-toi ! s'écria le vieillard s'exaltant au seul souvenir du danger qu'avait couru sa fille, bien-aimée ; si tu ris de la justice de Dieu, crains au moins celle des hommes, à laquelle tu n'échappera pas, c'est moi qui te le jure.

— Merci de la prédiction ! dit ironiquement Jean-Georges. Aurais-tu fait tes études chez ton excellente amie la veuve Wendel ?

L'effronterie du mendiant rendit Melzer furieux jusqu'à l'imprudence ; il oublia qu'il était seul, sans armes, dans un endroit solitaire, en face d'un homme déterminé, habitué aux rixes et aux luttes, et il répliqua :

— Tu dois bien penser, mauvais drôle, que j'ai signalé ta conduite au bourgmestre ; ose venir encore rôder dans Nordstetten ou dans ses environs, et tu verras ce qui t'attend.

Jusqu'à ce moment, Jean-Georges avait tourné en plaisanterie les menaces du riche Melzer ; mais lorsqu'il entendit parler d'arrestation, lui qui avait toujours refusé de s'assujettir à la règle du travail par amour immodéré pour la vie libre et nomade, il sentit la colère s'emparer de tout son être.

— Ah ! vieux coquin, s'écria-t-il, tu m'as dénoncé ? Ah ! tu veux m'empêcher d'aller demander aux autres le pain que tu me refuses ? Ah ! tu veux que j'en sois réduit à mourir de faim.

— Te faire mourir de faim !... non pas, répliqua Melzer. Viens jusqu'à Nordstetten, et tu verras qu'au contraire, grâce à moi, le père Kurthil s'empressera de te procurer gratis la nourriture et le logement.

Jean-Georges Beck avait déjà recouvré son magnifique sang-froid. Il s'inclina devant son adversaire :

— Ainsi, maître Gaspard, vous prenez soin de mes vieux jours. Merci ! mille fois merci ! Seulement, je ne veux pas être ingrat, et si l'on doit me mettre en prison, il ne faut pas que ce soit pour un péché mignon.

En même temps, il prit avec calme

son briquet dans sa besace, et alluma sa pipe à la flamme d'un long papier tordu en torche.

— Mon cher bienfaiteur, dit-il avec une superbe insolence, en s'interrompant à chaque bouffée de tabac qu'il aspirait au nez du bonhomme, je crois qu'il est décidément l'heure de régler nos comptes.

Et il jeta dans la meule, avec un éclat de rire féroce, le lambeau de papier qui flambait encore. La flamme courut en serpentant autour de l'énorme meule, et grimpa jusqu'au faite. L'avare poussa un cri déchirant et se rua sur les premières gerbes incendiées; sans calculer le danger, avec l'énergique résolution d'une mère qui voudrait sauver son enfant, il les attira à lui et tenta de les éteindre sous ses pieds; mais aussitôt il vit s'en échapper des milliers d'étincelles qui, poussé par le vent, allèrent propager le feu de meule en meule. Éperdu, presque fou de désespoir, Melzer courait de l'une à l'autre criant au feu, appelant au secours, mais il était trop loin de toute habitation pour qu'on pût l'entendre.

Bientôt la porte vermoulue s'enflamma, et ses états embrasés s'éroulèrent sur les bâtiments, qui se convertirent rapidement en une ardente fournaise. À la vue de ces irréparables désastres, l'avare, dont l'impuissance trahissait la volonté, fut saisi d'une sorte de folie. Il courait autour de sa cour, tantôt en poussant des rugissements comme une bête fauve, tantôt pleurant comme un enfant malade. Tout à coup il s'arrêta devant l'incendiaire, et le menaçant du poing :

— Ah! la prison n'est pas de ton goût, Jean-Georges Beck, dit-il en ricanant, eh bien! tu n'auras pas le temps de t'y ennuyer, car c'est le bourreau qui se chargera de t'en tirer. Tu seras pendu, Jean-Georges, tu seras pendu!

Le mendiant était resté impassible et muet à regarder brûler les meules en fumant sa pipe, mais les paroles de Melzer lui firent comprendre le danger de sa position; il s'approcha brusquement de son ennemi, qui répétait toujours : « Tu seras pendu! » et lui assénant sur la tête un coup de son long bâton,

l'entendit à ses pieds.

— Puisque personne ne m'a vu, se dit le misérable, gagnons vivement au large. Si quelqu'un m'accuse d'avoir mis le feu à la métairie, ce ne sera certes pas le vieux Gaspard, car il va griller là dedans comme un porc sur la paille.

Il passa en même temps à travers une des brèches du mur qui s'éboulait de toutes parts, gagna la lisière d'un petit bois et disparut sous les arbres.

L'incendie avait fait de rapides progrès; les fourrages et les grains pétillaient au milieu des longues colonnes de fumée rousse et épaisse qu'étoilaient des langues de flamme. La forêt semblait se couronner de ce diadème sanglant, qui ne tarda pas à répandre l'épouvante dans tous les hameaux voisins.

Au bruit des cloches qui sonnaient le tocsin, on voyait accourir des bandes de paysans de Nordstetten et des environs; mais quoi qu'ils eussent fait grande diligence, ils n'arrivèrent que pour voir brûler les dernières gerbes et s'érouler la dernière mesure. Jorgli le buche-ron, qui osa pénétrer dans la cour de la métairie, trouva Melzer étendu sans mouvement et inondé de sang; ses mains et ses vêtements étaient horriblement brûlés; il ne reprit pas connaissance lorsqu'on le releva, et on dut le transporter chez lui sur une civière faite de branchages.

Tout le monde se perdit en conjectures sur la cause de l'incendie, mais le père Kurhil hocha gravement la tête lorsque Jorgli et son ami Jockel, le marchand de chevaux, lui exprimèrent leur surprise à ce sujet :

— Le feu n'a pas pu prendre tout seul dans cette métairie, mes bonnes gens, leur dit-il d'un ton silencieux. Elle est isolée et inhabitée depuis si longtemps! quelqu'un qui en veut à maître Gaspard a dû faire le coup. Le bonhomme a tant d'ennemis!

— Mais soupçonnez-vous des habitants du pays? demanda curieusement le marchand de chevaux.

— Quand je soupçonnerais un enfant de la forêt, où serait le mal? répondit froidement le garde. Mais qui vivra verra?

## XV.

BURCK.

Marguerite, justement effrayée du déplorable état dans lequel son père avait été transporté chez lui, s'était empressée de faire atteler la carriole et d'envoyer un homme à Horb avec ordre d'amener le meilleur médecin de l'endroit. L'homme de l'art avait pansé les nombreuses brûlures du vieux Melzer, préparé lui-même une potion, et s'était retiré en promettant de revenir le lendemain de grand matin. Mais le soir, vers dix heures, Gaspard avait été pris d'une fièvre violente, accompagnée de transport au cerveau. Marguerite et dame Catherine, qui avait passé tout le jour au chevet du malade, pensèrent qu'en l'absence du médecin, la Marannelée pourrait leur composer quelque calmant.

La ménagère alluma donc sa lanterne et s'en alla chez la veuve Wendel. En route, elle rencontra une dizaine de commères qui sortaient de la veillée, et qui, aussitôt, l'entourèrent en l'accablant de questions. La bonne dame se hâta de les satisfaire, et après leur avoir donné tous les détails désirables sur le funeste événement survenu à son maître :

— Maintenant, bonsoir, voisines, ajouta-t-elle au bout d'un quart d'heure, car je suis très-pressée. J'ai laissé mon maître avec une fièvre ardente, et je cours demander à la Marannelée quelque remède qui aide le pauvre homme à dormir un peu cette nuit.

— A la Marannelée ! s'écrièrent d'une seule voix les dignes commères en se regardant entre elles avec tous les signes du plus profond étonnement.

— Eh bien ! sans doute, à elle-même, répondit dame Catherine ; ne vous imaginez-vous pas qu'à cette heure je vais aller à Horb demander au médecin son avis ?

— Vous ferez comme vous l'entendrez, dit Toinette Soguez. Je ne veux pas vous donner de conseil.

— Je sais bien que moi à votre place, reprit Agathe Brœner, je n'irais rien demander à la Wendel pour mon maître.

— Ni moi ! répétèrent les autres en chœur.

— Et pourquoi ? dit la ménagère singulièrement intriguée.

— Pourquoi ! répliqua la première en se penchant confidentiellement à l'oreille de dame Catherine, parce qu'on assure que c'est le fils de la veuve qui, pour se venger de Gaspard Melzer, a incendié, ce matin-là, la métairie.

— Fritz, s'écria la gouvernante avec un geste d'incrédulité, c'est impossible !

— Jésus-Marie ! c'est le bruit qui court, continua la vieille Toinette ; la chose n'est pas invraisemblable. D'ailleurs, le père Kurthil, qui est entré un instant à la veillée, pour allumer sa pipe, nous a dit que, depuis ce matin, les gardarnies étaient en quête de Fritz.

— Si on le cherche, répondit dame Catherine, c'est qu'il n'a pas rejoint son régiment, voilà tout.

— On le cherche, parce qu'il a méchamment mis le feu aux granges du vieux Melzer, insista Toinette. Vous comprenez bien qu'il doit être l'ennemi de votre maître. D'abord, Melzer n'a pas voulu prêter à sa mère la somme que réclamait le sergent Mathias. Puis il a mis à la porte ce galant sabotier, quand il a eu l'effronterie d'aller demander sa fille en mariage. Vous devez en savoir quelque chose, il me semble !

— Ce que je sais, reprit dame Catherine, c'est que Fritz Wendel est incapable de s'être vengé si lâchement de maître Gaspard. Il aime trop mademoiselle, d'ailleurs.

— Je vous répète ce que tout le monde dit dans le village, repartit Toinette Soguez, et pour que tout le monde s'accorde à dire la même chose, il faut bien que ce soit la vérité.

— Vrai ou non, interrompit Agathe Brœner, c'est toujours une mauvaise affaire pour Fritz.

— Pas si mauvaise ! s'écria la Geneviève en poussant sa voisine du coude. Fritz a dû se dire : Le vieux Melzer est trop avare pour survivre à la perte de ses meules et de sa métairie. Une fois le bonhomme mort, rien ne m'empêchera plus d'épouser Gretily ; vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Oui, parfaitement, répondit Cathe-

rine avec un soupir, car le dernier argument de la vieille venait d'ébranler sa conviction. Puisqu'il en est ainsi, continua-t-elle, je n'irai pas chez la Marannelé. Bonsoir, voisines, je vous remercie de m'avoir mises au courant des bruits qui circulent dans le pays.

Et elle regagna lentement son logis en se disant, les yeux pleins de larmes :

— Pauvre Grettly, que va-t-elle devenir quand elle apprendra cette maudite nouvelle ?

Marguerite, qui guettait impatiemment le retour de dame Catherine, courut au-devant d'elle en l'entendant rentrer, et l'interrogea du regard.

La Marannelé est absente, dit la ménagère ; j'ai frappé à plusieurs reprises, et personne ne m'a répondu.

La jeune fille haussa légèrement les épaules.

— Je vais y aller, moi, reprit-elle. Je l'appellerai, elle reconnaîtra ma voix, et je suis sûre qu'elle m'ouvrira. Donne-moi ta lanterne, Catherine.

— Vous ne pouvez sortir seule à pareille heure, se hâta de dire la bonne dame ; songez qu'il est près de minuit, mon enfant.

— Eh bien ! viens avec moi.

— Il serait imprudent de laisser seul votre père : un malheur est si vite arrivé !

— Tu as raison, il vaut encore mieux que j'aile sans toi chez ma nourrice.

Et prenant la lanterne, Marguerite fit un pas pour sortir.

— Au nom du ciel ! n'y allez pas ! s'écria dame Catherine en lui saisissant le bras.

Marguerite s'arrêta brusquement, et entraînant la gouvernante dans sa chambre, elle attacha sur elle un regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son cœur.

— Tu sais quelque chose que tu veux me cacher, dit-elle en portant, par un geste qui lui était familier, son index à la hauteur du visage de Catherine.

La bonne dame ne savait pas mentir ; elle garda le silence et baissa les yeux, afin de cacher son embarras.

— Voyons, chère Catherine, dis-moi tout, poursuivit Marguerite d'une voix suppliante. Tu sais bien que je suis

forte et résignée dans le malheur. Ne t'en ai-je pas donné la preuve ce matin, quand on nous a ramenés notre père ensanglanté, presque mourant ? D'ailleurs la réalité sera, certes, au-dessous des malheurs que se crée déjà mon imagination. Parle, je t'en supplie, je le veux.

Vaincue par les instantes prières de sa jeune maîtresse, la ménagère lui raconta textuellement la conversation qui venait d'avoir lieu entre elle et les voisines qu'elle avait rencontrées.

(A continuer.)

## LE FEUILLETON.

Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15<sup>e</sup> de chaque mois. Prix de l'abonnement : un an \$1, un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement *franco* à M. H. HÉBERT, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements :—

M. Z. Chapeleau Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim Haute-Ville, Québec.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. I. Bourguignon, St. Jean d'Iberville.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyriac Chaput, L'Assomption.

M. L. A. Derome, Joliette.

M. A. Cadieux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorais, St. Urbain Premier.

M. N. Picard, Laprairie.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

M. F. X. Collette, Verchères.

M. G. St. Cyr, Maskinongé.

M. Jos. Ostigny, Chambly.

“LE FEUILLETON” est en vente au dépôt de *Journaux* de M. W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent.

H. HÉBERT, IMPRIMEUR-GÉRANT.